

Identité narrative et construction identitaire chez Daniel Pennac

Corina-Cristina Șotropa Atofanei
Université „Ștefan cel Mare”
Suceava, Roumanie
corinatofanei@yahoo.fr

Résumé— Dans cette étude nous nous penchons sur la question de l'identité telle qu'elle est théorisée par Paul Ricoeur et proposons une analyse du roman *Chagrin d'école* de Daniel Pennac à la lumière de cette approche afin d'explorer la dynamique mêmété-ipséité et le rôle de la littérature dans la construction de l'identité narrative de l'écrivain.

Mots-clés—identité narrative, construction identitaire, école, autobiographie, littérature

I. INTRODUCTION

L'identité, « cette réalité aussi insondable que partout envahissante » [1] engendre des problématiques diverses, qui préoccupent les spécialistes de nombreux domaines, depuis Héraclite et Parménide³ jusqu'à nos jours. Dans le cadre de notre recherche doctorale qui porte sur la quête identitaire et la résilience dans l'œuvre de l'écrivain français Daniel Pennac, nous avons examiné plusieurs ouvrages sur l'identité, dans le but de clarifier cette notion et de retenir une perspective pertinente pour notre étude. Nous avons constaté l'abondance et la diversité des théories sur l'identité, véhiculées à travers les époques, phénomène illustré dans un même article scientifique [2] par les adjectifs utilisés pour définir ce concept : « discours parfaitement banal », « emploi courant », « caractère polysémique », « emploi hasardeux », « notion parfaitement opératoire », « concept incontournable », « essor considérable », « utilisation croissante », « différentes acceptions », « concept central », « perspectives différentes », « concept majeur », « réalité fondamentale et universelle », « donnée immuable et naturelle ». Ces variations reflètent la pluralité des approches, ce qui justifie l'idée qu'« il existe probablement autant de façons de définir l'identité que de spécialistes en sciences sociales » [3] et nous oblige de choisir des perspectives précises, qui puissent devenir opératoires dans notre recherche.

Dans cette étude nous nous penchons sur la question de l'identité telle qu'elle est théorisée par Paul Ricoeur et proposons une analyse du roman *Chagrin d'école* de Daniel Pennac à la lumière de cette approche afin d'explorer la dynamique mêmété-ipséité et le rôle de la littérature dans la construction de l'identité narrative de l'écrivain.

II. CADRE THÉORIQUE

La théorie de l'identité élaborée par Paul Ricoeur dans *Temps et récit III* et *Soi-même comme un autre* est largement citée. C'est une herméneutique du soi où l'individu est envisagé comme dualité qui conjugue « identité-idem » - substantielle, stable et permanente, représentée par « des marques distinctives qui permettent de réidentifier un individu humain comme étant le même » - et « identité-ipse » - non substantielle, mais temporelle et relationnelle, qui permet le changement mais garantit la continuité de soi dans le temps,

« le maintien de soi-même dans la promesse ». L'identité narrative permet d'articuler mêmété et ipséité dans le récit de vie qui donne cohérence et sens aux expériences vécues. Dans l'article « Individu et identité personnelle » [4], publié en 1986, entre les parutions des ouvrages cités ci-dessus, Paul Ricoeur développe sa théorie sur la notion de l'ipséité, tout en retraçant les étapes permettant de réguler la dualité mise en évidence par Louis Dumont dans sa définition de l'individu : d'une part, « un échantillon indivisible de l'espèce humaine » et de l'autre part, « un être indépendant, autonome » caractéristique de la société moderne. Ricoeur voit dans cette définition « le parcours du concept [...] du logique à l'idéologique, à travers des stades où l'individu se révèle progressivement [...] de plus en plus humain ». Les matériaux sur lesquels Paul Ricoeur fonde sa théorie relèvent de la dimension langagière, le philosophe privilégiant « certains universaux liés au fonctionnement du langage » qui lui permettent d'identifier trois stades distincts dans le processus assurant l'évolution de « l'individu quelconque » vers « un ipse, un soi-même » : l'individualisation (« l'individu est dit »), l'identification (« un locuteur dit que ») et l'imputation (« un sujet responsable se dit »).

Dans la première étape, l'individualisation, il revient au chercheur de mettre en évidence les ressources dont le langage dispose pour désigner le terme ultime du processus d'individualisation, au-delà de la classification, « pour viser un individu et un seul, donc à l'exclusion de tous les autres ». Ricoeur décrit et exemplifie les trois opérateurs qui permettent cette procédure : les descriptions définies (« le premier homme qui a marché sur la Lune »), les noms propres (« la Lune ») et les indicateurs déictiques (pronoms, adverbes, temps verbaux).

III. ANALYSE DU ROMAN *CHAGRIN D'ÉCOLE*

Dans son roman autobiographique *Chagrin d'école*, [5] Daniel Pennac évoque son enfance et son adolescence marquées par l'échec scolaire constant et décrit le processus de son « devenir », c'est-à-dire « la métamorphose du cancre en professeur » et « accessoirement, celle de l'analphabète en romancier » [5, p.92]. Il avoue son but d'écrire un livre sur « la douleur partagée du cancre, des parents et des professeurs, l'interaction de ces chagrins d'école » [5, p.19]. Dès les premières pages du roman on peut déceler les descriptions définies qui illustrent le processus d'identification du narrateur. Pour sa mère, en dépit de toutes les preuves du succès de sa vie d'adulte, il reste « à jamais le mauvais élève du commencement », « son enfant précaire » car pendant toute sa scolarité il a été « le dernier de [sa] classe » [5, p.13-15]. Cette situation est inconcevable par sa famille bourgeoise aisée, cultivée et aimante qui associe la progression sociale au succès scolaire et accorde beaucoup d'importance à l'éducation. En plus, le narrateur est « un cas d'espèce » car il est le « dernier-né d'une fratrie de quatre » [5, p.16] et ses

³ Voir Robinson Baudry, Jean-Philippe Juchs, « Définir l'identité », *Hypothèses* 2007/1 (10), p. 155-167 ; Claude Dubar, *La crise des identités*.

L'Interprétation d'une mutation, Paris, Presses Universitaires de France, 2015, p. 15-16.

frères aînés ont une scolarité exemplaire. L'historique familial redevable à l'école républicaine de Jules Ferry conserve la légende « d'un autre Jules, l'oncle de mon père, l'Oncle, Jules Pennacchioni », originaire de Corse, qui assume le rôle d'enseignant local « pour tout le monde et en toute circonstance », afin d'aider les enfants des villages corses à obtenir leurs certificats scolaires, parfois même contre la volonté des parents.

« Tel était l'Oncle.

Pourtant, trois générations plus tard, moi, le cancre !

La honte de l'Oncle, s'il avait su... Par bonheur, il mourut avant de me voir naître. » [5, p.26]

On observe dans ces citations l'utilisation des deux opérateurs d'individualisation : la description définie et le nom propre. Ils jouent pleinement leur rôle dans le cas de l'ancêtre du narrateur : son oncle est une entité unique au sein de la famille, qui reste dans la mémoire des générations suivantes et se détache de tous les autres membres. La triple énumération qui associe la description définie, le nom écrit avec majuscule précédé par l'article défini et le nom propre, confère à cet ancêtre éloigné une individualisation forte : l'individu est ancré dans la lignée familiale, il est reconnu comme unique grâce à son rôle éducatif et il est singularisé par rapport à tous les autres membres de la famille Pennacchioni par son prénom qui fait référence à Jules Ferry. À l'opposée, le narrateur s'individualise et s'identifie à la fois par la formule « moi, le cancre ». Le pronom déictique suivi par le syntagme nominal défini suggère le fait que l'enfant est individualisé à l'intérieur de la famille par son statut scolaire, étant le (seul) cancre de toute la famille et en même temps il passe au stade de l'identification, en reconnaissant son *moi* de cancre. Sans cesse désigné comme le cancre de la famille et de l'école au cours de son enfance et de son adolescence, le narrateur finit par s'approprier ce statut et à s'y identifier, d'autant plus qu'aux yeux de sa mère il demeure à jamais le même enfant précaire, à l'avenir incertain. Le narrateur est conscient que sa situation unique provoque la honte des autres membres de sa famille, mais, à l'école, il éprouve lui-même constamment « la solitude et la honte de l'élève qui ne comprend pas, perdu dans un monde où tous les autres comprennent » [5, p.39]. Cette nouvelle description définie illustre non seulement la désignation de l'élève caractérisé par son incapacité cognitive et émotionnelle de comprendre, de donner du sens aux informations et aux événements, mais elle met en évidence, de nouveau, le rapport aux autres. Dans le milieu scolaire, comme dans le milieu familial, être unique par rapport aux autres n'est jamais à la faveur du narrateur, les descriptions définies ayant toujours des connotations négatives. En plus, à l'école, l'utilisation du nom « Pennacchioni » dans le discours de certains enseignants non seulement accentue la faille entre la tradition familiale et son échec scolaire, mais annule aussi l'espérance d'un avenir meilleur : « - Vous, Pennacchioni, le BEPC ? Vous ne l'aurez jamais ! Vous m'entendez ? Jamais ! » [5, p.58]. L'individualisation négative au sein de l'école et de la famille (le seul Pennacchioni qui ne décroche pas son certificat scolaire) semble être définitive et immuable, d'autant plus que le verdict est donné avec autorité par la directrice du collège.

Paul Ricoeur [4] effectue la transition entre l'individualisation et l'identification, par l'intermédiaire de la pragmatique du langage, qui donne la primauté à « l'individu *parlant* » [4, p.60] et à son allocutaire. Le philosophe s'arrête

sur les paradoxes du mot « je » et reprend sa théorie élaborée dans *Temps et récit III* sur « le phénomène de la *datation* », qui serait le résultat de la corrélation entre le *maintenant* du sujet parlant (le présent vécu par le *je*) et la temporalité universelle où s'inscrivent les événements. Pareillement, la *localisation* exprime la corrélation entre l'endroit où le *je* se trouve (*ici*) et un lieu objectif, identifiable dans la réalité géographique. Suivant ce modèle de réflexion et partant de la prémisse que l'acte de parler signifie faire quelque chose et donc « l'énonciation est dans ce sens elle-même un événement qui arrive » [4, p.63], Ricoeur considère qu'il est possible de mettre en corrélation « le *je* vécu et ancré et une tranche de l'histoire du monde », ce qui équivaut à « l'inscription » de l'identité, à « l'ancrage du sujet dans le monde » [4, p.64]. Daniel Pennac reconnaît lui-aussi l'importance de ce fait et mentionne dès la première page de son roman (qui commence par l'épilogue) qu'il est sujet d'un film qui passe à la télé et que son nom complet « est entré dans le dictionnaire », même si tout cela n'améliore pas l'anxiété « fossile » de sa mère. En plus, l'écrivain – enseignant accorde un intérêt majeur au processus « d'incarnation » dans le temps et dans l'espace, le considérant obligatoire pour aboutir à apprendre et à s'affirmer :

« Il faudrait inventer un temps particulier pour l'apprentissage. Le *présent d'incarnation*, par exemple. Je suis ici, dans cette classe, et je comprends, enfin ! ça y est ! Mon cerveau diffuse dans mon corps : ça s'*incarne*.

Quand ce n'est pas le cas, quand je n'y comprends rien, je me délite sur place, je me désintègre dans ce temps qui ne passe pas, je tombe en poussière et le moindre souffle m'éparpille » [5, p.70].

« Or, c'est dans la conscience de son présent que l'individu se construit, pas en le fuyant » [5, p.86].

Pour Daniel Pennac, la construction de l'individu, autrement dit le processus identitaire, est intimement liée à l'« incarnation » dans le temps et dans l'espace ainsi qu'à la capacité de comprendre et de donner du sens à son existence. Dans le milieu scolaire, l'enfant Pennacchioni n'a pas la chance de vivre une telle expérience, par contre, sa perception du temps est pervertie par la honte de l'échec constant qui inonde passé, présent et avenir, de sorte que l'enfant s'identifie à la nullité scolaire, à son moi de cancre :

« Or, de quoi était-il fait, mon présent ? D'un sentiment d'indignité que saturait la somme de mes instants passés. J'étais une nullité scolaire et *je n'avais jamais été que cela*. Bien sûr le temps passerait, bien sûr la croissance, bien sûr les événements, bien sûr la vie, mais je traverserais cette existence sans aboutir jamais à aucun *résultat*. C'était beaucoup plus qu'une certitude, c'était moi » [5, p.60].

Le moi de cancre reste inscrit pour toujours dans l'identité du narrateur, comme un double morose qui rôde, guette, doute et ricane, comme l'enfant d'autrefois [5, p.104]. Mais il s'avère utile plus tard, quand le narrateur devient professeur et met son savoir de cancre au profit des élèves en difficulté. Il accompagne aussi l'écrivain Daniel Pennac dans son processus de création littéraire. Bref, le moi de cancre fait partie de l'identité-idem de Daniel Pennac, il représente le caractère constant de sa personnalité.

Durant l'adolescence, le premier amour romantique permet « un autre genre d'incarnation » et la découverte d'un autre type de moi, qui se construit dans le bonheur et la confiance :

« Un autre genre d'incarnation, qui révolutionna ma vie et signa l'arrêt de mort de ma cancrerie. Une femme m'aimait ! Pour la première fois de ma vie mon nom résonnait à mes propres oreilles. Une femme m'appelaït par mon nom ! J'existais aux yeux d'une femme, dans son cœur, entre ses mains, et déjà dans ses souvenirs, son premier regard du lendemain me le disait ! Choisi parmi tous les autres ! Moi ! Préféré ! Moi ! Par elle ! [...] J'aimais et on m'aimait. » [5, p.101]

Cette description paraît illustrer la théorie de Ricoeur qui reconnaît l'importance du nom propre et de la corporéité dans le processus d'ancrage du sujet dans le monde : « le corps propre, organe propre de l'ancrage d'un *je* qui, de *je* vacant (*shifter*), devient *moi*, *Un tel* » [4, p.65]. Cet autre moi permet le changement et ouvre la voie à l'ipséité. Après avoir été profondément marqué par la honte et par la peur d'un échec scolaire perpétuel, l'adolescent éprouve pour la première fois un sentiment primordial d'estime de soi, construit en corrélation avec l'estime d'autrui. Cette reconfiguration affective devient une véritable source d'énergie pour son parcours de vie : en quelques années, il passe le baccalauréat, obtient une licence puis une maîtrise de lettres, avant de devenir professeur et écrivain. Il ne lui reste plus qu'à franchir l'étape de l'imputation et à accomplir la promesse ricœurienne du « maintien de soi » :

« Petit prof, Papa. Dans des petites boîtes, s'il le faut. Retour sur le lieu du crime. M'y occuper des gosses qui sont tombés dans la poubelle de Djibouti. M'occuper d'eux, avec le clair souvenir de ce que je fus. Pour le reste, la littérature ! Le roman ! L'enseignement et le roman ! Lire, écrire, enseigner ! » [5, p.102-103].

Par cette promesse faite à son père, Daniel Pennac inaugure un véritable travail de mise en intrigue de sa propre existence.

L'incident de Djibouti, traumatisme originel et possible cause de son échec scolaire, est réinscrit comme point focal de l'identité narrative, donnant cohérence et sens à sa trajectoire de « cancre » devenu enseignant et écrivain. La victime se métamorphose en sauveur, investi d'une mission éducative auprès des enfants en difficulté. L'école, autrefois perçue comme « lieu du crime », se transforme en espace d'incarnation par l'apprentissage. Enfin, la littérature et le roman assurent l'épanouissement d'un moi de « raconteur d'histoires », pour lequel lire, écrire et enseigner constituent autant de formes vitales d'accomplissement et de construction identitaire.

CONCLUSIONS

Les problématiques identitaires occupent une place centrale dans l'œuvre de Daniel Pennac. L'écrivain lui-même construit son identité autour de ce « moi de cancre » forgé durant une scolarité marquée par l'échec constant. Ce pôle stable de son identité devient à la fois une ressource professionnelle pour l'enseignant qu'il a été et une source inépuisable d'imagination pour le romancier. La théorie de l'identité narrative développée par Paul Ricoeur offre un cadre conceptuel solide pour analyser la dynamique de cette construction identitaire et le rôle déterminant que l'identité narrative joue dans ce processus.

RÉFÉRENCES

- [1] Erick Erikson, *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 1972 (1968), p. 5
- [2] Robinson Baudry, Jean-Philippe Juchs, « Définir l'identité », *Hypothèses* 2007/1 (10), p. 155-167.
- [3] Louis-Jacques Dorais, « La construction de l'identité », in Denise Deshaies et Diane Vincent (coord.), *Discours et constructions identitaires*, Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 1-11.
- [4] Paul Ricoeur « Individu et identité personnelle », *Sur l'individu. Contributions au colloque de Royaumont* (1985), Le Seuil, 1986.
- [5] Daniel Pennac, *Chagrin d'école*, Paris, Gallimard, 2007